Dr. CHUKRU MEHMED SEKBAN

LA QUESTION KURDE

DES PROBLÈMES DES MINORITÉS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

A Son Excellence
le Général Chérif Pacha

En souvenir d'une amitié affectueuse sans bornes avec l'hommage de mon profond respect.

Bagdad, le 21 février 19[illegible]

Prof. D. S. Sekban

INSTITUT KURDE de PARIS
BIBLIOTHÈQUE

LA QUESTION KURDE

DES PROBLÈMES DES MINORITÉS

Dr. CHUKRU MEHMED SEKBAN

LA QUESTION KURDE

DES PROBLÈMES DES MINORITES

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, Boulevard Saint-Michel, 49
PARIS

Copyright by les Presses Universitaires de France, 1933.
Droits de traduction de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

DES PROBLÈMES DES MINORITÉS

L'un des facteurs principaux de la crise universelle que le monde entier traverse depuis la fin de la guerre mondiale est, sans nul doute, le souci et l'embarras qu'entretiennent les minorités reconnues dans différents pays. Or, ce qui contribue à apporter une solution satisfaisante à la totalité, ou en partie, de la question des minorités aurait, bien naturellement, une répercussion favorable dans les relations internationales, par conséquent sur la crise même.

Connaissant à peu près les divers aspects de la question kurde, je voudrais m'appliquer à en chercher la solution la plus rationnelle.

Pour avoir une idée exacte et ensuite porter un juste jugement sur ce que je vais avancer, je crois qu'il faut esquisser une analyse sommaire de l'histoire du peuple kurde.

Les études récentes et les dernières découvertes archéologiques nous démontrent que les Kurdes habitent les contrées que nous avons l'habitude d'appeler le Kurdistan depuis 5.000 ans.

En effet, d'après le Prof. Speiser, une inscription archéologique découverte à Zéhave, près de Sulaymanieh, en Iraks et appartenant au roi de Lullu, au nom de Anno-Banini, démontre l'existence des Kurdes « Gutti » dans cette contrée en 1800-1900 av. J.-C.

Deux autres pierres de seuil summériennes datant de vingt siècles av. J.-C. affirment la présence des Kurdes « Kardaka » dans le Kurdistan actuel (Thureau-Dangin).

Sur une autre pierre archéologique découverte par le Major C.-J. Edmonds au défilé de Derbendigaver, près de Kara-Dagh (Sulaymanieh), des détails de la guerre des Lullu (royaume des Kurdes)

avec les Accades sous le règne de Naram-Sin, roi des Accades, successeurs du fameux roi Sargon, sont inscrits en 2800 av. J.-C. (*Archéologie dans le Kurdistan, Geographic Journal,* Major C.-J. Edmonds).

Pendant la période qui sépare l'établissement des Kurdes dans leur contrée actuelle et l'invasion de leur pays par les Mèdes, environ au cours de deux mille ans, ils se sont battus avec les Assyriens. Les Mèdes, peuple aryen, émigrants du sud-est de la Caspienne viendraient envahir le Kurdistan (S. IX-X av. J.-C.). Ceux-ci fondèrent un empire dont le centre était le Kurdistan. Les Mèdes au cours de leur règne, eurent des guerres continuelles avec les Assyriens. Finalement ils soumirent l'Assyrie sous leur joug et l'incorporèrent dans la Médie.

Ensuite, la Médie conquise par la Perse en 556 av. J.-C., les Kurdes, tout en ayant conservé une certaine autonomie locale, ont collaboré comme associés ou mercenaires dans les armées de la Perse et contribuèrent à la grandeur de l'Empire de Perse. La communauté de vie des

Kurdes avec les Persans dura jusqu'à la chute de l'Empire de Perse en 652.

L'existence des Kurdes dans le Kurdistan avant l'invasion des Mèdes démontrée par ces pièces archéologiques projette une lumière vive sur l'origine du peuple Kurde.

En effet, les Kurdes, ignorant les périodes de leur histoire au-delà du royaume des Mèdes croyaient qu'ils étaient des descendants des Mèdes. Comme ceux-ci étaient Aryens, ils se considéraient aussi aryens.

La croyance populaire du peuple Kurde d'être origine aryenne était partagée aussi par certains savants européens et américains qui ne s'intéressaient pas à étudier l'histoire du peuple Kurde à ce point de vue.

Mais, à part les récits historiques qui font remonter l'établissement du peuple Kurde dans leur contrée actuelle à plus de 2200 ans avant l'arrivée des Mèdes dans leur pays, les documents archéologiques prouvent que les Mèdes ne sont pas, contrairement à la conviction erro-

née des Kurdes, leurs ascendants, mais tout simplement des intrus qui en vertu de leur merveilleuse organisation, ont pris ceux-ci sous leur domination et ont fondé l'Empire Mède soutenus par les Kurdes eux-mêmes. On sait maintenant que les Mèdes sont venus au pays des Kurdes juste 1800 ans après que ceux-ci s'y étaient installés.

Donc, à la lumière de ces faits quasi scientifiques, les Kurdes ne sont nullement aryens. Ils ne sont pas non plus des sémites. Ils seraient, d'après les prétentions de certains savants allemands d'origine touranienne.

En effet, si l'on envisage la carte géographique actuelle sur laquelle on peut suivre aisément la dissémination du peuple Kurde à travers l'Asie, on peut se rendre compte facilement de la véracité et du bien-fondé du point de vue des auteurs allemands.

La carte la plus nouvelle et la plus documentée est celle de l'auteur bien estimé de l'histoire sommaire du Kurde et du Kurdistan, premier volume 1931.

Suivant la distribution des Kurdes sur

INSTITUT KURDE DE PARIS BIBLIOTHÈQUE

cette carte, on constate qu'ils sont partis de l'Asie centrale, des environs des plaines de Caracoume en deux directions. D'un côté, ils sont descendus vers le sud, franchissant l'Afganistan, où ils ont laissé une agglomération sous forme d'un îlot près de Hérat, puis après au Beloutchistan où ils sont concentrés en plus grand nombre aux environs de Kélat. Ensuite cette colonne se dirigeant vers l'ouest, suivant la côte de la mer d'Oman est allée se cantonner à Bender-Abbas. Un petit groupe s'en est séparé et s'établit près de Kirman.

Celle qui s'est orientée de leur point de départ vers l'ouest, encerclant le nord de la Perse actuelle par des îlots de tribus Kurdes près de Meshed, entre Téhéran et la mer Caspienne s'achemine à travers et par-dessus les montagnes qui bordent la Mer Caspienne, jusqu'à la frontière sud-ouest de la Caucasie. De là, s'étendant d'un côté en masse compacte et toujours prenant pour lieu de leur établissement les chaînes multiples des montagnes à l'ouest de la Perse, ils atteignent Bender-Bushir au Golfe Persique.

Tandis que d'un autre côté, peuplant les territoires du Kurdistan, ils sont allés s'installer invariablement sur les régions montagneuses d'Adana et aux environs d'Ankara.

Il paraît que les Kurdes ne pouvant vivre, par suite très probablement des mauvaises conditions climatériques dans l'Asie centrale, commencèrent à en émigrer suivant les chaînes de montagnes pour se préserver plus facilement des attaques des autres peuples et vinrent choisir pour leur habitat les contrées dont nous venons de faire un croquis.

Bien entendu, les diverses et multiples invasions, l'absorption des Kurdes par les autres peuples, et celle des autres nations par les Kurdes, la famine, les maladies pestilentielles ont profondément modifié l'aspect original de leur disposition géographique. Cependant, il est aussi vrai, qu'aucune invasion n'a disloqué les Kurdes de leurs logements.

Il est aussi à signaler qu'on ne sait pas exactement à quelle époque de l'histoire une partie des Turcs ont émigré de

l'Asie Centrale, berceau commun de ces deux peuples à l'est du Kurdistan jusqu'à la frontière de la Lydie.

L'existence des Turcs dans l'Anatolie centrale d'aujourd'hui aux époques les plus reculées de l'histoire rend aussi vraisemblable l'origine touranienne des Kurdes. Peut-être, des facteurs identiques ont-ils déterminé l'émigration de ces deux peuples cousins jusqu'à leurs derniers habitats.

Au point de vue anthropologique, il est malaisé de faire la distinction, entre le Turc pur, dit Turcoman, et le Kurde.

J'ai eu l'occasion d'étudier cette question en Irak depuis dix ans. J'affirme que je n'ai saisi aucun indice physique pour pouvoir discerner l'un de l'autre. Il est entendu que la vie des Kurdes vivant aux montagnes rend leurs caractères un peu plus rudes.

Quant à la langue Kurde, je ne sais pas jusqu'à quel degré elle est commune avec la langue turque, mais sa parenté avec la langue persane est bien notoire. En tout cas on est d'accord que ces deux dernières, tout en ayant certai-

nes ressemblances, sont indépendantes l'une de l'autre.

Il est évident que la langue Kurde est indo-européenne. A en croire les auteurs dignes de foi sur ce sujet, les Mèdes, peuple aryen, importèrent, pendant leur domination au Kurdistan, leur langue aryenne et l'auraient greffée à la langue originale du peuple Kurde. D'où la parenté du Kurde avec le persan.

Du moment que les savants Kurdes, Turcs et Persans ont pris l'initiative de faire des recherches sérieuses sur leurs histoires, ils passionneront aussi les savants étrangers pour s'intéresser un peu plus à l'étude ethnographique des peuples asiatiques. D'un autre côté les fouilles entreprises et projetées dans ces lieux viendront bientôt éclairer bien des points qui demeurent encore dans l'obscurité. Qui sait quelle surprise archéologique nous guette au seuil du monde enseveli sous nos pieds.

Le récit de l'histoire du peuple Kurde entre la chute de l'Empire de Perse 652 et l'annexion du Kurdistan en 1514 par l'entremise du savant Idrici-Bitlissi à

l'empire Ottoman importe peu pour la compréhension de la thèse que nous exposons ici.

Ce savant homme par sa sagesse et sa prévoyance, voulut sauver la situation des Kurdes rendue critique et intenable par la désorganisation des Etats Kurdes, par la discorde et la dissension régnant entre leurs chefs d'Etat, et empirée à cause de l'expansion des influences des Saffarides (Safavis). Pour remédier à tout cela, il a préféré l'annexion de tout le Kurdistan d'alors à l'Etat Ottoman qui éblouissait tout le monde par la solidarité de son organisation intérieure, de ses armées toujours victorieuses, et pardessus tout par sa civilisation fortement supérieure.

Sultan Selim (Yavouz) accepta l'offre de son ami Idrici-Bitlissi. C'est ainsi qu'une ère de paix, d'ordre, et de grandeur commença aussi pour les Kurdes unis et solidaires avec les Turcs.

Bientôt, en moins d'un siècle, grâce à l'union naturelle de ces deux peuples du même sang, les Turcs ont continué leur marche splendide à l'est comme à l'ouest

avec des élans plus superbes et ont fondé l'un des plus grands empires du monde. L'Empire Ottoman à l'apogée de sa grandeur étendait sa souveraineté sur les trois vieux Continents, entre la Mer Caspienne et la Mer Indienne à l'est, en Algérie le bord de l'Atlantique à l'Adriatique à l'ouest, au nord la Mer Noire avec les contrées environnantes jusqu'aux murs de Vienne, tandis que, au sud, il embrassait toute la presqu'île d'Arabie et l'Afrique du Nord jusqu'au Sahara. Ainsi cette union leur faisait goûter les délices et l'enthousiasme de la gloire la plus enivrante et la plus enviable du monde. Plus tard ils ont eu aussi l'amertume de voir leur empire glorieux entrer dans la décadence, par suite de leur négligence de bénéficier des acquisitions scientifiques que les Etats en conflit continuel avec eux mettaient, sans restriction, en valeur.

La communauté de la vie politique dura, on peut dire, dans de meilleures conditions jusqu'à l'armistice de la grande guerre. Ceux des Kurdes vivant en Perse ont maintenu jusqu'à la der-

nière décade leur vie semi-nomade et féodale. L'esprit casanier, le régionalisme dominaient la situation en Perse. Du reste cet esprit casanier, ce régionalisme ne sont pas propres aux Kurdes. Le Kurde ne connaissait que son district. Hors de son district, le monde lui était étranger.

Il n'avait pas la curiosité de le connaître; ceux qui furent internes (pensionnaires) dans les écoles supérieures de la Turquie se rappellent bien les groupements des élèves de certains vilayets. Ce n'étaient pas les lieux de nationalité qui les groupaient, mais la naissance ou la fréquentation des écoles secondaires dans certaines provinces les ramassaient dans un même groupe. Un Albanais, un Turc pur vivaient solitaires et liés avec les Kurdes de son groupe.

Parmi les événements les plus importants qui se sont déroulés en Perse après l'armistice, il faut mentionner le mouvement de Simko (Ismail Agha). Ce mouvement n'avait aucun caractère national. Il avait pour but de soumettre plus de tribus à sa domination.

Or, si l'on veut résumer les tendances et la psychologie du peuple Kurde, rien ne peut mieux exprimer que ces deux paires de mots que je traduis de l'histoire sommaire du Kurde et du Kurdistan du très distingué auteur de la carte que je viens de mentionner. « Pour défendre leurs droits et maintenir leur liberté ils (Kurdes) tuèrent, ils se firent tuer, ils ont pillé et ont été pillés. » Page 138.

Ici la liberté ne signifie pas l'indépendance. C'est plutôt le sentiment d'amour-propre qui est très développé chez les Kurdes. Il ne tolère jamais que son amour-propre soit blessé par d'autres, fut-ce même au prix de sa vie. Il ne souffre point l'humiliation. Il n'a presque jamais manifesté un sentiment national d'indépendance. Si certains chefs ont eu l'ambition d'étendre leur autorité sur de plus vastes contrées, ils n'étaient point soutenus par un sentiment populaire de nationalisme.

Par exemple, Sultan Saladin, par son talent et ses hautes vertus, son admirable bravoure, qui fait honneur et gloire

aux Musulmans en général, aux Touraniens en particulier, fonda un empire puissant, mais il n'a point songé à le transformer en un empire Kurde. Aussi tout dernièrement, il y a un siècle, lorsque Kérim Han Zendi fut le shah tout puissant, de la Perse, il n'a pas pensé à faire de la Perse un Kurdistan.

Mais les Kurdes associés aux autres peuples et dirigés par ceux-ci ont fait toujours des merveilles.

Voilà la mentalité Kurde à travers quarante-huit siècles.

Je n'insisterai pas sur l'histoire des Kurdes dont notre génération a été témoin. Je préciserai cependant certains points que j'ai personnellement suivis de près.

Il y a déjà 37 ans que je m'intéresse à la politique générale, et j'ai eu la conscience nationale. Après la Constitution Ottomane en 1908, lors de la formation de *Kurd terakki ve teavun cemiyeti* (Ligue Kurde du Progrès et de la Solidarité), j'ai accouru au premier appel de la réunion de certains notables Kurdes. J'ai été l'un des meilleurs orateurs de ces

réunions. Pendant l'élection du bureau administratif, après Naim B. Baban, moi j'avais gagné plus de votes. Tandis que je n'étais ni notable, ni des grandes familles. Mais l'ardeur de mon âme réchauffait les cœurs de l'assistance qui ne me connaissait guère. Puis après j'ai acquis la confiance de tous, personne ne me dissimulait sa pensée intime. J'affirme qu'aucun d'eux ne pensait à un moindre privilège pour les Kurdes. Mais on était unanimement d'accord sur une réforme dans les six provinces Orientales. Voici la réforme qu'ils demandaient : nommer des gouverneurs capables et probes, construire certaines routes principales et réformer les tribunaux afin d'y appliquer une bonne justice.

Je ne crois pas que les membres de l'association des étudiants Kurdes Espérance (Hi-vi) constituée avant la guerre balkanique pensaient réellement à la séparation du Kurdistan. Car je jouissais pleinement de leur confiance; aucun d'eux ne m'en avait fait une allusion.

Ça ne veut pas dire qu'il n'y avait

aucun Kurde qui eût pensé à la création d'un Etat Kurde. S'il y en avait même, ils ne l'avouaient pas ou ils ne déclaraient non plus franchement leur pensée intime.

Une partie de ces nationalistes Kurdes qui avaient une foi sincère en la nécessité d'un Etat Kurde ont péri pendant leur lutte dans ce sens.

Respectant, par principe, la foi politique de chaque personne, je ne me permettrai pas de discuter ici, si cette foi répondait aux besoins réels du peuple Kurde. Toutefois, je m'incline respectueusement devant les âmes pures et sincères de ceux des Kurdes qui ont été victimes de leur bonne foi pendant leur lutte pour le salut de leur patrie.

Quant à l'activité des formations politiques pendant l'armistice de la guerre mondiale, aucun des politiciens Kurdes n'était sincèrement persuadé de la nécessité de séparer le Kurdistan de la Turquie. Moi qui me pique d'être un nationaliste kurde, je n'ai point pensé, toute ma vie, à la séparation de la Turquie. Ce n'était pas parce que je ne désirerais

pas l'indépendance du Kurdistan, mais parce que, un tel souhait était demander l'impossible ou l'inutile. J'étais fortement convaincu que le Kurdistan séparé de la Turquie n'était matériellement et moralement viable. Et tous ceux qui ont travaillé avec moi avaient la même conviction dans leur for intérieur.

Il était nécessaire d'étudier et d'analyser impartialement l'histoire du peuple kurde en pénétrant jusqu'aux ténèbres de ses profondeurs pour saisir les secrets de son évolution, afin d'en dégager certaines vérités pratiques, en vue d'établir un plan d'action aux Kurdes. Dresser un plan d'activité politique contraire aux dispositions ataviques, au génie et à l'âme du peuple kurde eut été condamné à l'échec le plus tragique. Cette vérité n'échappait point à ceux qui présidaient alors aux destinées de notre peuple. J'ai des preuves en main que, même au moment le plus critique de la Turquie, presque aucun d'eux ne nourrissait en réalité l'esprit de séparatisme.

Mais les circonstances politiques exigeaient à cette époque d'agir comme séparatistes. Il paraît que les représentants des Puissances Alliées à Stamboul s'étaient rendu compte de notre pensée intime. Parce que en dépit de nos revendications des droits imprescriptibles du peuple kurde et de nos incriminations, ils se méfiaient constamment de nous. Ils croyaient que, une fois leurs influences effacées, les Kurdes se rallieraient aux Turcs. En effet, on entrevoit aujourd'hui même les vestiges de cette méfiance dans la direction de la politique de certaines puissances dans cette partie du monde.

Les événements ultérieurs ont montré que la constitution d'un Etat indépendant kurde eût été une calamité, un désastre pour les véritables intérêts du peuple kurde. Je m'abstiendrais de fournir ici les explications nécessaires qu'un jugement si grave exigerait. En dépit de mon attitude franche que j'ai la coutume d'adopter, je m'impose la discrétion sur ce sujet, afin d'éviter toute sorte de malentendu.

D'ailleurs, le cours des tendances économiques et politiques du monde entier est vers la confédération des Etats, non pas vers leur séparation.

Le projet de Pan-Europe, de la Confédération des Etats du Continent de M. A. Briand eût réussi si deux civilisations antagonistes, la civilisation capitaliste et celle du communisme ne se disputaient pas le triomphe final.

En fait, les Etats nés après la désagrégation d'un autre empire ont été obligés de créer la Petite-Entente pour supléer à l'ancien Empire Habsbourgeois en vue de sauvegarder mieux leurs intérêts politiques et économiques.

Et alors qu'est-ce que voulaient ces gens qui abandonnent leurs propres besognes, pour faire la politique kurde? Quel en était le leitmotiv?

J'avais exposé les raisons de l'activité politique des Kurdes dans la lettre ouverte que j'ai publiée en 1923 au Caire. Je n'y reviendrai plus.

Mais, je voudrais rappeler ici la discussion qui eut lieu entre M. Nedjmeddine Hussain, délégué par la Ligue

Kurde (Kurd Teali cemieti) auprès la Ligue de la Défense des Six Provinces, et M. Schemseddine, député d'Ertougroul, présent à la première séance présidée par Ilias Sami Eff., député de Mouche. J'étais aussi invité à cette réunion. Le président demanda à M. Nedjmeddine quel était le programme d'activité de leur ligue. Celui-ci commença à réciter l'objet de leur activité qui ne concernait rien de particulier, si l'on me permet de dire ainsi, pour les Touraniens de langue kurde, sauf l'usage de la langue kurde dans l'enseignement scolaire au Kurdistan. Les autres matières qu'il citait concernaient également les Touraniens de langue turque. Schemseddine Bey répliqua tout de suite avec véhémence, faisons maintenant cause commune pour sauver le pays tout entier du danger qu'il court, ensuite nous vous reconnaîtrons l'usage de votre langue. M. Nedjmeddine traduisait l'aspiration commune de tous les Kurdes. Du reste, moi aussi lorsque j'avais résumé nos aspirations dans ma lettre que je viens de mentionner (page 22), j'avais insisté

sur la reconnaissance de la langue kurde dans l'enseignement. C'était un idéal pour nous tous jusqu'avant ces toutes dernières années.

Etait-ce un caprice? Je ne le crois pas. Etait-ce une foi résultant d'une longue et profonde réflexion, aussi ne le crois-je pas. Les uns, comme moi, croyaient que l'on ne peut pas élever le niveau de la civilisation des Kurdes, sans l'usage de leur langue dans l'instruction.

Les autres croyaient que lorsque les Kurdes n'emploieraient plus leur langue, ils seraient assimilés facilement.

Puis après, franchement parlant, pourquoi cette crainte d'être assimilés? Que de peuples en masse ou en partie ont été assimilés au cours de l'histoire? Il y en a qui n'ont laissé aucune trace de leur existence. La plupart des Allemands du bassin du Rhin (Rhénans) sont des Celtes germanisés. Ceux-ci ne reconnaissent pas leur origine. Est-ce que leur situation serait mieux aujourd'hui, s'ils étaient restés Celtes?

D'un autre côté, le peuple fort qui sait s'assimiler un autre peuple faible em-

ploie des moyens de douceur, de sympathie à l'égard de celui-ci, ne le distingue pas de soi. Dans ces conditions, les intérêts des individus ainsi que ceux de la communauté sont beaucoup mieux ménagés. La situation des faibles absorbés par les plus forts fut de tout temps meilleure. Il suffit que l'on n'use pas de violence.

D'ailleurs, le cycle continu d'absorption des peuples, de différente manière, est un phénomène social qui se poursuit sans relâche.

Mais, ce n'est pas le cas pour les Kurdes de la Turquie. Il ne s'agit pas là-bas d'une opération d'absorption ou d'assimilation, mais simplement de l'union de deux peuples de la même race.

On croyait aussi que la langue seule pouvait suffire pour former une nation (*eine Einstaendige Volk*). On oubliait que, comme Max Hildebert Boehm explique, pour former une entité nationale, il est nécessaire que celle-ci soit basée sur la langue, la race, le paysage (Landschaft), la tradition, le sort et l'ambiance, la famille (Sippe) et la croyance.

C'est de l'harmonie et de l'équilibre des influences de ces différents éléments des uns sur les autres que naît une nation. M. M. H. Boehm, directeur de *Deutschtum*, ajoute que la langue vient en premier et en dernier lieu. Elle promet bien des possibilités, elle expose aussi à bien des dangers (*So mag die Sprache zwar das ersteund lezte sein — in ihren ungeheuren Moeglichkeiten liegen aber auch ungeheuren Gefahren*).

Je disais tout à l'heure que l'enseignement par la langue kurde était un idéal jusqu'avant un tout petit nombre d'années.

Depuis l'armistice à Sulaymaniah en Irak et depuis plus de huit ans dans tous les districts de langue kurde dans cette contrée, la langue de l'enseignement est la langue kurde. Les résultats acquis par ce moyen d'enseignement sont catégoriquement nuls.

A supposer que les maîtres des écoles soient comme il faut, les livres d'école irréprochables, la bonne volonté du gouvernement, soutenu de l'ardeur excessive du corps enseignant admirable,

tout cela est parfait; mais qu'est-ce que liront ces certifiés des écoles, une fois l'étude à l'école terminée. Rien. Jusqu'à aujourd'hui, en dehors des livres d'école, à peine une douzaine de brochures et de livres furent publiés. Il faut l'avouer, ils ne présentent guère d'intérêts pratiques.

Il n'y a pas non plus l'espoir de fournir à ces pauvres certifiés des écoles primaires de quoi lire plus tard. Donc, pas d'avancement dans la culture.

Alors, comment le peuple kurde pourrait rattraper (comme peuple très arriéré dans le domaine de la civilisation) ce qu'il a perdu sans l'instruction de ses enfants, et avec une langue et une bibliothèque qui ne suffisent même pas aux besoins primordiaux du temps. D'ici à un siècle, la langue kurde cultivée dans la meilleure condition du monde ne serait pas suffisante pour atteindre le niveau culturel des « Kulturstaaten ».

Dans certains pays, on pense même à l'enseignement dans les écoles de spécialités par une langue des plus vivantes

afin d'alimenter constamment l'esprit des spécialistes.

Au moment où les peuples font la conquête des airs et recueillent des lauriers de gloire et d'admiration comme le maréchal Balbo, par sa croisière par-dessus les océans, nous autres nous affectons de nous attacher à nos racines et de vivre dans l'obscurité.

Le peuple kurde semble préférer d'être gouverné par les générations trépassées qui n'ont rien laissé comme bon héritage. Au contraire, il serait certainement plus juste de survivre par les générations à venir.

Un arbre coupé par son tronc un peu plus haut de la terre et qui continue de vivre tronqué avec la poussée de petits ramuscules grêles à ses côtés, n'ayant aucune valeur, mérite d'être déraciné et énuclé. Tandis que, un tronc surmonté de branches vigoureuses et de beaux rameaux couverts d'un feuillage uniformément vert, émaillé par-ci par-là suivant les saisons, de jolies fleurs ou de délicieux fruits devient l'objet de soins particuliers de son propriétaire et même

des étrangers. Si par un froid rigoureux ou une autre cause, il vient à sécher, tous ceux qui s'y intéressaient s'attristent et les larmes des intéressés les plus proches semblent couler pour sa résurrection. Tandis que la racine est bonne seulement pour le bûcheron.

On sait que le sort d'un arbre en apparence admirable, mais qui, contrairement à la biologie normale des plantes, absorbe le jour et la nuit l'oxygène de l'air et exhale sans répit l'acide carbonique, et donne des fruits vénéneux, c'est de l'abattre sans scrupule. Ce qui est douloureusement étrange, c'est que les anciens intéressés de cette espèce d'arbre s'effraient de s'approcher de son corps gisant par terre, pour éviter le danger d'asphyxie. La vie des peuples ressemble dans certains points de vue à celle de cet arbre.

D'un autre côté, l'adoption de caractères turcs basés sur l'alphabet latin fut un des moyens les plus rapides de l'instruction publique et de sa diffusion à travers toute la Turquie. La campagne magnifique que l'on a menée ensuite par

l'ouverture des classes de nuit a réduit considérablement le nombre des illettrés dans le pays. Toute cette réforme fondamentale et le but que l'on voulait atteindre nous ont dispensé définitivement de penser à l'usage de la langue kurde dans l'enseignement. Le résultat fut comme on l'escomptait. Le peuple kurde aussi s'instruisait. Toutes nos luttes, toutes ces ambitions n'avaient qu'un seul objet, l'objet de sauver le Kurde de son ignorance et de sa pauvreté.

Le peuple qui s'instruit et s'éduque par ces méthodes modernes s'enrichira à coup sûr.

Il faut avouer honnêtement que notre conviction de la nécessité d'instruire le peuple kurde par sa propre langue ne tient plus debout en présence de ces faits évidents. Par conséquent, le dogme populaire sur ce sujet ayant fait faillite, n'est plus de mise.

J'envisagerai d'abord le sort des Kurdes de la Turquie. Et cela pour les deux raisons suivantes :

Primo : la République de Turquie est l'unique Etat qui a su régler le sort de ses minorités grecques par une admirable politique de sagesse et de prévoyance. L'échange des populations turques en Grèce, et des populations grecques en Turquie fut certainement très dur, mais, une fois réinstallées et restaurées on aura les avantages incalculables d'être chez soi. Déjà, les gouvernements de Turquie et de Grèce ont tiré les bénéfices de leur politique hardie, mais éclairée.

Secundo : les Kurdes sont plus nombreux en Turquie qu'ailleurs.

Mais, on nous dira que nous ne con-

naissons pas une soi-disante minorité kurde chez nous. Il n'en est pas question ici. Il est vrai que, à toute occasion, les hommes d'Etat turcs ont proclamé clairement et hautement que « l'élément kurde gouverne la Turquie avec le peuple turc, » mais, c'était une déclaration unilatérale de l'union politique turco-kurde qui n'a point cessé de jouer depuis plus de quatre siècles. Je crois que, il faut que les Kurdes aussi comme partenaires, proclament du même ton, de leur propre gré et conscients de la nécessité inéluctable de l'union politique et aussi nationale. Comme disait, il n'y a pas quatre mois, un des plus grands hommes d'Etat, pendant qu'il parlait de la réorganisation nouvelle d'un des plus grands peuples : « Le fondement des Etats ne peut être que l'unité de la race. »

Or, les Kurdes étant de la même race que les Turcs, constitueront par leur union, la nouvelle nation turque dont l'âme vive réchauffera désormais les cœurs qui ne battront que pour un seul idéal. Rien ne peut empêcher l'union et

bientôt la fusion de ces deux peuples cousins.

Du reste, la pénétration des mœurs aidée par l'unité de religion, l'étroite solidarité économique entre eux, la similitude des institutions administratives et juridiques ont pétrifié et moulé dans un moule depuis des siècles de la façon qu'on a parfois peine à les distinguer les uns des autres. Soumis sous le sceptre de la dynastie ottomane, nos populations ont été de génération en génération influencées des mêmes traditions et aussi des mêmes alternatives d'heur et de malheur, de joies et des épreuves communes et notamment de communauté de culture. Le rôle de la fraternité d'armes a été certainement prépondérant dans cette alliance. Ce mélange continuel des Turcs et des Kurdes leur a permis et leur permettra davantage de verser leurs qualités propres au trésor commun de l'âme nationale.

En réalité : Turc, Kurde, ce ne sont là que des prénoms, Touranien est notre nom de famille.

Le sentiment de la race et la fierté tou-

ranienne les emporteront dans leur dynamisme vers des destinées plus éclatantes que par le passé.

A part, les différents facteurs d'unité politique et nationale de ces deux peuples, comme solidarité économique, unité raciale et religieuse, communauté de culture, etc., il est un autre facteur beaucoup plus puissant : c'est la haute personnalité du Ghazi.

Vraiment, c'est une félicité, c'est une fortune pour une nation d'avoir un leader comme Ghazi Moustafa Kémal à la Haute Magistrature. Personne ne peut dénier l'immensité des bienfaits de la réforme qu'il a réalisée en Turquie. C'est une gloire pour lui qui ne souffrira jamais de flétrir ni non plus de perdre sa portée magnifique avec le temps.

Comme tout homme loyal, ému d'une profonde estime et d'admiration, je m'incline respectueusement devant ses œuvres grandioses et l'immensité des espérances que celles-ci promettent aux générations à venir.

Je me dispenserai d'adresser un appel vibrant à l'élite turque, qui cons-

ciente, d'ores et déjà, de sa noble mission de faire oublier à toute la nation les souvenirs tristes d'un passé très proche où les événements les plus sanglants et les plus honteux ont taché l'histoire commune et de réorganiser leur pays, en prenant l'inspiration, sous le haut patronage du Ghazi, de l'âme ardente de la nouvelle nation turque, pour le *welfare* de leur République.

C'est à la lumière de ces réflexions franches, sans parti pris et aussi sans arrière-pensée que j'engage mes frères du sang, les Kurdes de Turquie, dans le sillage que leur illustre leader, Moustafa Kémal Pacha, leur a tracé de la façon la plus magistrale, où ils trouveront la sérénité d'âme et la prospérité matérielle.

J'entends ceci du sillage du leader, l'homme du destin de la Turquie : rompre catégoriquement et systématiquement avec le passé, cultiver un seul idéal à la nation tout entière qui la ranimera dans le sens d'une refonte de son esprit et de sa mentalité, réorganiser le pays et enrichir la nation bénéficiant largement des nouvelles acquisitions des sciences

contemporaines et de cette façon introduire la nouvelle Turquie dans le groupe des « Kulturstaaten ».

Je crois que, par mon exposé sommaire, je viens de m'acquitter en même temps de ma mission envers ceux de mes compatriotes qui m'accusent d'avoir quitté la Turquie après avoir participé à l'exaltation de leur nationalisme kurde.

Je souhaite que les lecteurs de cette thèse l'envisagent aussi dépourvus de toute pensée préconçue, sans oublier l'existence des réalités permanentes dans la vie nationale. Dans ces conditions, les récalcitrants les plus exigeants mêmes y trouveront, j'en suis sûr, des satisfactions qui les détermineront à être plus indulgents.

Quant aux Kurdes qui restent en dehors de la Turquie, je dirai avec ma franchise coutumière, qu'ils n'ont qu'à vivre en fort bonne intelligence avec tous les éléments constituants les Etats dont ils dépendent, à ne créer aucune sorte de difficulté à leurs gouvernements respectifs, par contre à apporter toute leur bonne volonté et leurs bons concours pour le développement économique et culturel de leurs pays.

Voilà la meilleure et la plus viable solution que nous puissions trouver au règlement de la question kurde.

J'espère que les peuples intéressés en tireront bientôt les avantages escomptés.

Et moi, contemplant les perspectives d'un meilleur avenir pour mes anciens compatriotes d'au delà de la frontière,

dans la laborieuse ascension de la Turquie vers le bien-être économique, social et politique, je dis *good-bye* à ma vie politique.

FIN

Imp. des *Presses Universitaires de France*, Paris.

INSTITUT KURDE DE PARIS
ENTRÉE N° 1212

09
SEK

26